jour. Sera-ce *usque ad mortem? Fiat voluntas Dei. Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.*

† Louis, évêque de Mélitopolis, O. M. I.

VICARIAT DU MACKENZIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE Mgr FARAUD AU R. P. SOULLIER.

Notre-Dame des Victoires, le 19 juillet 1884.

Mon Révérend Père,

. . . .

Le P. Lecorre nous est arrivé le 9 juillet, à sept heures du matin, en meilleur état de santé que je ne l'avais vu depuis longtemps. Deux ou trois heures plus tard sa nombreuse suite arrivait aussi. Gloire à Dieu! Tout ce monde était joyeux et brillant de santé! En vérité, le bon Dieu a béni les efforts surhumains de ce bon Père, et j'en ai éprouvé une joie et un bonheur sensibles.

Tout était prêt ici pour les recevoir. La berge bien goudronnée, les rameurs engagés, les provisions pesées. Sachant par une lettre de M. Mac-Farlane que le steamer *Graham*, d'Athabaska, serait rendu au Fort Mac-Murrey vers la fin de juillet, pour les recevoir et les conduire plus loin, j'ai pu garder ici durant sept jours tous ces enfants du bon Dieu, lesquels sont aussi les miens dans l'ordre hiérarchique. Nous avons tué le bœuf gras en leur honneur. Ç'a été une fête continuelle et pleine de charmes. Le dimanche, 13 courant, nous eûmes office pontifical durant lequel je conférai les ordres mineurs à l'abbé Gourdon, et le sous-diaconat au F. Letreste. Notre chapelle était trop petite pour les fidèles attirés par la nouveauté de la cérémonie. Je leur adressai, crosse en main et mitre en tête, une courte allocution en langue crise. J'avais surtout à cœur de faire ressortir et de leur

faire goûter l'immense charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a voulu conférer sa toute-puissance à des hommes faibles et mortels par le sacrement de l'Ordre, afin que tous pussent être sauvés. Cette allocution parut vivement les impressionner.

A la fin de la messe, le R. P. LECORRE présidant et dirigeant le chant, nos petits Bretons et nos Bretonnes firent entendre des accents mélodieux qui ravirent tout le monde et, chose bien rare chez moi, firent couler mes larmes. Que ces chants sont beaux loin de la patrie ingrate, mais toujours aimée, retentissant dans un pays absolument libre et hospitalier !

Le mardi, fête de saint Henri, — fête de Monseigneur! pensez-y, avaient dit nos bonnes Sœurs,— vint remettre les deux communautés en liesse. L'affection, d'autant plus vive qu'elle est plus surnaturelle, que des enfants portent à un Père dont ils se savent sincèrement aimés, est comme un souvenir du Ciel qui fait oublier les tristesses de la terre. Je ne l'avais jamais si bien senti et compris que le 15 juillet 1884. La journée tout entière fut consacrée à la prière et aux visites. Nos chers petits enfants de l'école-orphelinat, dont les gosiers avaient été adoucis et assouplis par les bonbons des dames si vraiment apostoliques de Lyon, nous chantèrent, au milieu des fleurs, des morceaux choisis, entremêlés de petits drames. Il fallait bien oublier que nous étions sur la terre étrangère et dans cet immense désert qui a nom : Lac la Biche.

Les joies, même les plus légitimes de ce monde, ne sauraient durer. Le mercredi 16 juillet était fixé pour le départ. Dès le matin, tout était en mouvement; on faisait les derniers préparatifs. Il fallut du temps pour loger convenablement dans un bateau découvert le bagage des missions resté en arrière, les malles et les petits paquets

de chacun, les lits et les batteries de cuisine, 16 voyageurs (bourgeois et bourgeoises, comme disent nos hommes), le guide, 8 rameurs, des provisions pour tous, voire même 4 petits cochons en caisse, des poulets en cage; mais enfin, à trois heures et demie du soir, tout était installé, les derniers adieux faits, la voile hissée; un vent léger la gonflait, et bientôt la barque, ne laissant qu'un imperceptible sillon après elle, dérobait à nos regards attendris ces enfants bien-aimés, porteurs de la bonne nouvelle. Que Dieu les bénisse et leur fasse rapporter à tous des fruits de salut!

+ HENRI, évêque d'Anemour, O. M. I.

JOURNAL DE Mgr CLUT.

Mission Saint-Isidore (Fort-Smith), le 6 mai 1884.

1° *Voyage à la mission Saint-Michel (Fort-Rae).*

Notre cher petit Père B. ROURE étant généralement seul depuis quatorze ans, n'ayant avec lui ni Père ni Frère depuis ce temps-là, et étant obligé de faire un long voyage chaque année pour se confesser, laissant pendant ce temps sa maison fermée et ses ouailles privées de secours spirituels, je me suis décidé à aller le voir moi-même et à lui épargner le voyage.

Le 9 décembre 1883, le courrier du Fort-Raë arrivait. J'avais espéré profiter de l'occasion des porteurs de l'express venus du Fort-Raë pour me rendre à ce poste, et du sentier qu'ils venaient d'ouvrir dans la neige à travers les bois. Mais ces hommes avaient reçu les ordres de se rendre au Fort-Simpson. Comment faire? Si je ne fais pas ce voyage de suite, le R. P. ROURE sera exposé à demeurer deux ans sans avoir la consolation de voir un prêtre. Cependant, je ne puis trouver de guide.